

Mexique, tout le centre du pays était occupé aussi efficacement que pouvait l'être une contrée sillonnée de hautes montagnes et privée de voies de communication. Cependant, tout le Nord et dans le Sud les provinces de Guerrero, de Oajaca, de Chiapas, de Tabasco et de Yucatan, appartenaient encore aux libéraux, dont les généraux Negrete, Ortega, Patoni, Uraga, Arteaga, Porfirio Diaz et d'autres disposaient ensemble de 25 à 30.000 hommes.

Juarez et son gouvernement étaient à Monterey.

*La Novara* et *La Thémis* jetèrent l'ancre dans la baie de Vera-Cruz le 28 mai 1864.

Le spectacle éclairé par un soleil éblouissant, était superbe ; tous les vaisseaux étaient pavoisés, les canons de la flotte française et du fort Saint-Jean d'Uloa saluaient ; les cloches de nombreuses églises sonnaient à toute volée.

Le débarquement eut lieu le lendemain à 6 heures du matin.

Les troupes étaient rangées en bataille sur le môle.

Leurs Majestés furent reçues par les autorités françaises et le général Almonte.

L'accueil parut froid parce que le vomito qui faisait de grands ravages, avait chassé de la ville les personnes en situation d'aller respirer ailleurs un air moins dangereux.



La place du port et les rues adjacentes étaient remplies de monde, mais on n'apercevait que des Indiens pauvrement vêtus.

L'Impératrice en fit la remarque avec tristesse. Sa Majesté subissait déjà sa première déception.

L'Empereur fit sur-le-champ publier le manifeste suivant :

« Mexicains! — Vous m'avez désiré; votre noble pays, par l'expression spontanée des vœux de la majorité, m'a élu pour veiller dorénavant sur ses destinées.

» La confiance réciproque qui nous anime sera couronnée d'un brillant résultat, si nous restons unis pour défendre courageusement les grands principes constituant les seuls fondements durables des sociétés modernes, c'est-à-dire la justice inviolable, l'égalité devant la loi, la liberté bien comprise, s'accordant avec la protection des personnes et des propriétés, le développement de la richesse nationale, l'amélioration de l'agriculture, des

mines et de l'industrie; et enfin, le libre développement de l'intelligence dans tout ce qui intéresse le bien public.

» Mexicains, l'avenir de votre beau pays est entre vos mains; quant à moi, je prends le sceptre avec confiance et tiendrai l'épée de l'honneur avec fermeté; unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les ombres du passé, ensevelissons les haines de parti: l'aurore de la paix et d'un bonheur mérité se lèvera radieux sur le nouvel Empire. »

Les souverains ne firent que traverser Vera-Cruz pour aller prendre le chemin de fer, qui n'était alors construit que jusqu'à Loma-Alta. A cet endroit, Leurs Majestés et le cortège impérial montèrent en voiture, pour n'arriver à Cordova qu'à 2 heures du matin; la route détrempée par les pluies, était à certains endroits en si mauvais état que les mules disparaissaient dans la boue jusqu'aux jarrets et les carrosses jusqu'aux moyeux de leurs roues. Le landau vermoulu qu'on s'était procuré



pour le transport de Leurs Majestés, se brisa plusieurs fois; il fallut le raccommoder avec des cordes.

Le 12 juin, l'Empereur et l'Impératrice entrèrent à Mexico, passant entre une double haie de troupes et sous une infinité d'arcs de triomphe.

Presque toutes les maisons étaient ornées de fleurs et de tentures; la foule qui encombrait les rues, composée de personnes de toutes conditions, poussait énergiquement les cris de : « Viva Emperador! Viva Emperatriz! »

*L'Estafette*, journal rédigé par un Français, M. Barrès, qui vivait au Mexique depuis une vingtaine d'années, et qui n'était pas grand partisan de l'intervention, rendit compte de l'entrée en ces termes :

« Ce qui a, plus encore que les démonstrations officielles, caractérisé la solennité du 12, c'est l'émotion des habitants de la capitale à la vue des jeunes princes et le soin minutieux qu'ils ont mis à les recevoir dignement.

» Dans ces mille détails de rubans, de courtines, de fleurs et d'illuminations, on remarquait partout un empressement affectueux à bien faire, comme

si chaque maison eût attendu quelqu'un de la famille, quelqu'un de cher ce jour-là. La main des femmes avait attaché partout quelque emblème de bonne espérance et de doux accueil.

» Nous avons été témoin de cinq ou six grandes entrées triomphales dans cette ville de Mexico; nous en avons vu de bruyantes et de tumultueuses, où les passions victorieuses éclataient en vociférations de haine contre les vaincus; en folles exigences et en menaces grossières; c'étaient des fêtes où l'insolence des partis triomphants se donnait libre carrière. On y remarquait une grande agitation, un grand bruit, des démonstrations sinistres, des illuminations qui finissaient par des incendies.

» Pas un seul cri de haine ne s'est fait entendre à la fête de dimanche. On ne poussait pas de clameurs, mais tous les vivats partaient de l'âme et arrivaient jusqu'au cortège comme l'écho d'une vive émotion intérieure.

» Dans les rues isolées, dans les quartiers éloignés du cortège, il était peu de demeures où l'on ne remarquât quelque signe extérieur de



réjouissance, des couronnes de verdure, des palmes, des chiffons flottants au vent. Pauvres démonstrations, mais toutes aussi significatives que celles des maisons opulentes. »

Si à partir de ce moment l'Empereur, le parti conservateur et le général Bazaine ne s'étaient laissé inspirer et guider que par une seule et même pensée; s'ils étaient restés bien unis et bien d'accord, le pays eût été promptement pacifié et l'Empire était fait.

Je n'affirmerai point que la tranquillité et la monarchie auraient duré éternellement. Le Mexique est trop la terre des surprises et les amis d'aujourd'hui y deviennent trop fréquemment les adversaires de demain, pour qu'on pût à cette époque surtout, quand il n'y avait pas encore de chemins de fer, garantir la stabilité de n'importe quel gouvernement; mais enfin, il serait incontestablement arrivé un moment où chacun aurait au moins eu la satisfaction de pouvoir se dire : « Nous voici au bout de notre tâche. »

Le parti conservateur était moins nombreux que le parti libéral, mais il avait avec lui beaucoup de grands propriétaires et la presque totalité du clergé. Ses moyens d'action étaient donc considérables et il les offrait sincèrement, parce qu'il savait que seul il ne parviendrait jamais à reprendre le pouvoir.

Les grands propriétaires auxquels appartenaient des haciendas dont les territoires sont aussi vastes que des provinces d'États européens, faisaient à peu près ce qu'ils voulaient de leurs travailleurs; ils possédaient d'énormes revenus, dont ils ne dépensaient pas le quart, et pouvaient par conséquent contribuer de bien des manières au succès de leur cause.

Le clergé ne jouissait pas partout d'une très grande considération; néanmoins on peut juger de l'influence qu'il était capable d'exercer dans un pays où les blancs, libéraux et conservateurs, étaient tous des catholiques plus ou moins pratiquants, plus ou moins fanatiques, et où les Indiens formant les deux tiers de la population, n'avaient point changé depuis



l'an 1810, quand pour se venger des agents du fisc qui étaient venus arracher ses vignes, le curé Hidalgo, déployant la bannière de la vierge de Guadalupe, en souleva 20000 qui allèrent avec lui massacrer l'intendant de Guanajuato : commençant ainsi la révolution qui finit par renverser la domination espagnole.

Le maréchal Bazaine (il avait été élevé à cette dignité le 2 septembre) disposait de 30.000 hommes de troupes françaises et d'une flotte; de 25.000 hommes de troupes mexicaines, et il allait recevoir 8.000 Austro-Belges.

Les forces morales et matérielles ne manquaient donc pas; il ne s'agissait que de les conserver et de s'en bien servir.

Malheureusement, l'empereur Maximilien, qui avait le cœur vaillant, mais le caractère versatile et l'esprit peu pratique, ne tarda pas à écarter ses amis, pour courir après des adversaires qu'il n'avait aucune chance de rallier. Si ses idées

étaient libérales, il ne pouvait cependant pas oublier que la couronne lui avait été offerte par les conservateurs, et il devait d'autant moins commettre la faute de se séparer d'eux qu'ils étaient les seuls partisans de l'intervention et du régime monarchique.

Si Sa Majesté croyait pouvoir caresser le rêve de la formation d'un grand parti national, se groupant autour de l'Empire pour mettre fin aux guerres civiles qui ruinaient et dépeuplaient le pays depuis soixante ans, elle devait préparer cette évolution avec la plus grande circonspection, en n'essayant de l'amener que petit à petit, au fur et à mesure que son autorité s'affermirait.

Au lieu de cela, déplorablement conseillé par un entourage qui manifestait des opinions encore plus avancées que les siennes et qui ne connaissait absolument rien des affaires du Mexique, l'Empereur s'empressa d'abandonner les conservateurs et de nommer des ministres connus par leurs convictions libérales, attribuant le poste des affaires étrangères à Don Fernando Ramirez,



personnage très honorable et très capable, mais républicain ardent.

Ce revirement était particulièrement regrettable au moment où l'on attendait le nonce du Pape, qui venait négocier la grave et irritante question des biens ecclésiastiques.

Ces biens avaient une origine très ancienne :

Les compagnons et les successeurs de Fernand Cortez, soldats et moines, s'étaient partagé les terres conquises et avaient établi des usages ou rédigé des lois qui maintenaient les Indiens dans un véritable état de servitude. C'est ainsi qu'ils parvinrent à exécuter des travaux considérables, à construire des aqueducs transportant les eaux à plusieurs lieues de distance, et enfin à cultiver de vastes domaines qui leur assuraient d'immenses revenus.

Par la suite, avec leurs épargnes, les donations, le produit des dîmes et des droits paroissiaux, les églises et les couvents achetèrent d'autres propriétés.

Lorsque les corporations religieuses trouvèrent qu'elles avaient assez de terres, elles appliquèrent leurs fonds à des prêts hypothécaires, lesquels prirent bientôt de telles proportions que, suivant le rapport présenté en 1797 par l'évêque Abad y Queipo devant le conseil du Vice-Roi, ayant pour objet de défendre le privilège du clergé, qui était exempt de tout impôt, les capitaux placés sur hypothèques et appartenant aux chapellenies de Mexico, Puebla, Michoacan, Guadalajara, Durango, Monterey, Sonora, Oajaca et Yucatan, s'élevaient déjà à la somme de deux cent vingt-deux millions de francs.

Devenu très riche, le clergé se mêla de politique et employa ses capitaux à favoriser des pronunciamientos réactionnaires. Par représailles et afin de lui enlever ses armes, les libéraux promulguèrent les lois de 1856, 1859 et 1861, qui confisquaient et mettaient en vente tout ce qu'il possédait. Les ordres religieux furent dispersés ; un grand nombre de couvents devinrent des casernes, des magasins ou des ruines.

Au moment de l'intervention française, les pro-